

L'Évangile pour tous ? Le prix à payer

Introduction

Au terme du premier voyage missionnaire évoqué par les Actes des Apôtres, Paul et Barnabé, chassés d'Antioche de Pisidie (Ac 13,50), s'orientent vers une nouvelle étape de la prédication évangélique en territoire païen. Les missionnaires sont confrontés, pour la première fois, à un contexte totalement étranger au judaïsme, à ses traditions religieuses et à sa culture biblique. A nouveau monde, « nouvelle évangélisation » ! Et, forcément, nouveaux défis. De fait, un problème sérieux se pose face à la proclamation de la Bonne Nouvelle, celui du syncrétisme religieux dont le risque est double : soit de détourner la signification du message chrétien, soit de ranger le christianisme dans le large panthéon d'autres cultes concurrents. Sur ce plan, trois scènes étonnantes sont relatées par l'auteur des Actes. Toutes se déroulent en milieu païen : à Lystre (Ac 14), à Philippes (Ac 16) et à Éphèse (Ac 19), surplombées par le fameux discours de Paul à Athènes (Ac 17)¹. Une lecture rapide de ces épisodes nous permettra d'ouvrir quelques pistes de réflexion, concernant les exigences d'un « Évangile pour tous ».

1) De la guérison à la conversion (Ac 14, 8-18)

Suite à la guérison d'un homme infirme de naissance (v. 8-10), la population païenne de Lystre prend Barnabé et Paul pour Zeus et Hermès, dieux descendant de l'Olympe et se rendant semblables aux hommes. Le malentendu atteint son paroxysme lorsque le prêtre du temple de Zeus-hors-les-murs officialise le désir de la foule en cherchant à leur offrir un sacrifice (v. 11-13). Profondément déconcertés, les apôtres déchirèrent leurs vêtements, « bondirent » sur la foule en criant et finirent, non sans peine, par l'empêcher d'accomplir ce sacrilège, moyennant un petit discours que Luc a la finesse littéraire de laisser inachevé².

Cette scène, haute en couleurs, ne manque pas de faire sourire le lecteur moderne. Cependant, ne manifeste-t-elle pas une tentation commune à toutes les époques, celle de « confondre l'humain et le divin »³ ? En effet, l'annonce évangélique a été bien reçue dans cette ville païenne, mais mal interprétée. Entre la guérison opérée et la signification du message de salut adressé dans la foi (v. 9), l'écart est énorme, la méprise grossière. La parole de guérison prononcée par Paul ne peut se réduire à sa valeur performative, tout comme l'Évangile ne peut être « réduit à un *faire* miraculeux⁴ ». C'est aussi une parole interprétative, qui donne le sens de l'événement. Le mini-discours de Lystre attire l'attention sur l'œuvre bienfaisante de Dieu Créateur, tout en insistant sur la nécessité d'abandonner la vanité des cultes polythéistes. Les auditeurs sont appelés à se « convertir » de leurs idoles mortes pour se tourner vers le Dieu vivant.

Cette fascination du merveilleux n'est pas étrangère à beaucoup de nos sociétés. Elle se traduit par la recherche du miraculeux, de l'exotique, voire de l'étrange qu'elle dénomme « expérience religieuse ». En revanche, elle traduit une quête angoissée du sens et de l'être-serein, compensée par un sentiment de possession et de domination des énergies obscures qui

¹ Ac 17 ne sera pas traité ici. Voir Y. MATTA, « L'ouverture aux païens dans les Actes des Apôtres : lieu de conversion, chemin de dialogue », dans Th.-M. COURAU & A.-S. VIVIER-MURESAN (dir.), *Dialogue et conversion, mission impossible ?*, Paris, Desclée de Brouwer, 2012, p. 121-140.

² Il est généralement admis que ce discours prépare l'argumentation déployée dans celui d'Athènes en Ac 17.

³ Cf. D. MARGUERAT, *La première histoire du christianisme, les Actes des Apôtres*, (Lectio Divina 180), Paris, Cerf/Labor et Fides, 1999, p. 180s.

⁴ O. FLICHY, *La figure de Paul dans les Actes des Apôtres*, (Lectio Divina 214), Paris, Cerf, 2007, p. 230

nous habitent. Aussi, une véritable parole missionnaire, témoignant du Dieu vivant, appelle-t-elle d'abord à la conversion, à se retourner de soi, à *se tourner vers* le Tout-Autre. Or, « un retournement est l'affaire d'un instant ; un retour est autre chose : il implique un long cheminement⁵ ». C'est à ce prix que le miracle pourra devenir un chemin de vie nouvelle, s'ouvrant à l'irruption de Dieu dans notre monde et dans nos histoires.

2) De la parole aliénée à la libération de la personne (Ac 16, 16-24)

Lors du deuxième voyage missionnaire, Paul et ses compagnons sont talonnés par une servante ayant un esprit python et dont les talents divinatoires procuraient de grands gains à ses maîtres (v. 16). Alors qu'elle pointait vers les missionnaires comme les serviteurs du Très-Haut annonçant une voie de salut, Paul, excédé, la délivre de son esprit de divination (v. 17-18), entraînant ainsi une grosse perte économique pour les propriétaires du médium et, par conséquent, des représailles qui vont conduire les évangélisateurs en prison (v. 19-24). Une libération qui leur coûte leur liberté ! Mais la liberté est ici celle de la Parole, celle de l'Évangile.

De fait, les oracles de la servante ne sont pas exempts de quelque vérité, ni en ce qui concerne le Dieu Très-Haut, ni relativement à la voie de salut. Toutefois, d'après D. Marguerat⁶, le « label syncrétiste de l'expression », ainsi que le terme indéfini « une » voie de salut (parmi d'autres), peuvent constituer un réel danger qui déclenche la réaction exorciste de Paul. Celui-ci oppose alors au risque polythéiste une formule christologique : « Au nom de Jésus Christ » (v. 18), où la seule voie du salut est ainsi signifiée.

D'autre part, la servante souffre d'une double aliénation : sa parole vient d'un autre (l'esprit python) et son profit va à d'autres (les maîtres, au pluriel). Elle n'a pas d'identité propre, elle n'existe pour les autres que par sa parole aliénée. Même délivrée de son « démon », elle ne peut servir de prétexte à l'accusation portée contre Paul et ses compagnons, puisque le grief déclaré est bien faussé : « Ces hommes jettent le trouble dans notre ville ; ils sont Juifs et prônent des règles de conduite qu'il ne nous est pas permis, à nous Romains, d'admettre ni de suivre » (v. 21).

Paradoxalement, les accusateurs ont peut-être raison. La libération de la servante anonyme introduit une « règle de conduite » nouvelle, où la personne humaine est plus importante que le gain matériel. L'annonce de l'Évangile ne peut faire abstraction d'une éthique cohérente avec le message chrétien. Une « nouvelle évangélisation » ? Oui, l'annonce libératrice de Jésus, non l'étalage d'un marché religieux saturé d'offres appétissantes, où chacun choisit les produits les plus convoités et ornementés, à son gré, son panier de fruits. Encore aujourd'hui, « l'Évangile pour tous » invite missionnaires et « missionnés » à reconnaître dans le creux du quotidien toute forme d'aliénation (fût-elle religieuse), afin d'accueillir la Parole de salut dans le Christ Jésus.

3) Du commerce religieux à la gratuité du don (Ac 19, 23-40)

La mission paulinienne à Éphèse avait amené plusieurs convertis à confesser leurs pratiques occultes et à brûler leurs livres de magie, dont le coût s'élevait à cinquante mille pièces d'argent, nous dit l'auteur (Ac 19, 18-19). D'emblée, le ton est donné : le conflit qui se soldera par l'émeute des orfèvres et par l'expulsion de Paul (v. 23-40) ne se situe pas uniquement sur le plan religieux, mais aussi et surtout sur le plan des finances.

En effet, le culte d'Artémis, la déesse orientale de la fertilité, était pour la ville d'Éphèse la source d'un artisanat et d'un commerce prospères. Or, le succès de la prédication

⁵ J. DUPONT, *Études sur les Actes des Apôtres*, (Lectio Divina 45), Paris, Cerf, 1964, p. 473.

⁶ D. MARGUERAT, *La première histoire du christianisme*, p. 189.

de Paul alerte les fabricants des objets de piété et les membres des métiers voisins, sur la possibilité de faire dévaler en chute libre la courbe des ventes. Tout en exposant sa crainte de voir ses intérêts minés, Démétrius l'orfèvre fait valoir une intention religieuse supérieure, relative à l'honneur de la déesse et au prestige de la ville, réussissant de la sorte à soulever la foule et à y semer la confusion. L'auteur révèle ainsi à son lecteur la subtilité des rapports qui peuvent lier religion et affaires. Toujours attentif à la dimension économique, Luc dénonce explicitement l'esprit de lucre qui préside souvent à ces cultes païens. L'appât du gain, le commerce du religieux constituent de véritables obstacles à l'accueil de la Bonne Nouvelle de Jésus. Mélanger le pouvoir de l'argent aux motivations idéologiques et spirituelles n'est-il pas une autre forme, plus raffinée, de syncrétisme religieux ?

D'autre part, Luc ne manque pas de révéler le caractère cocasse de la scène, en signalant que « chacun criait autre chose que son voisin et la confusion régnait dans l'assemblée où la plupart ignoraient même les motifs de la réunion » (v. 32) ! Livrée à elle-même, la foule devient une « masse » inintelligente, menée au nom de l'argent et de la religion. Elle clame à tue-tête la « grandeur » d'une déesse fabriquée « de mains d'hommes », alors que, peu de temps avant, la prédication de Paul l'appelait à « célébrer la grandeur du Nom de Jésus » (Ac 19, 17). La puissance de la Parole évangélique, accompagnée de prodiges et de signes attentifs aux faibles, aux petits et aux malades (Ac 19, 11-12), se trouve démunie face à la liberté de l'homme, quand ce dernier préfère donner crédit à ses manipulateurs et s'enliser dans la course effrénée vers une richesse économique séductrice. La question demeure d'actualité : Pour quel type de liberté et pour quel type de société voulons-nous opter aujourd'hui ?

A travers cette vénalité dénoncée et stigmatisée, Luc nous redit la gratuité du don de Dieu, à laquelle l'homme ne peut répondre que par la gratuité de l'accueil. Se libérer d'une relation commerciale avec un Dieu « donnant-donnant » requiert un prix à payer. C'est la conversion continuelle du croyant, qui ne cherche plus dans le paysage syncrétiste contemporain un amalgame de divers « apéritifs » religieux, parmi lesquels il se plaît à picorer, mais prend le risque de rencontrer une personne : le Christ ressuscité ; de s'ouvrir à une parole : le Verbe fait chair ; et de s'engager dans une démarche : un choix de vie, pour la vie.

Y. MATTA
Institut Catholique de Paris